

numéro 5

mars 1995

[a r k h a i]
Αρχαί

Nicolas MONOD

Raison intuitive

Certains phénomènes de pensée peuvent être étudiés de façon très instructive sous l'éclairage de la notion *d'intériorisation*. On pensera bien sûr ici aux travaux de quelques psychologues comme Vygotsky, mais les philosophes savent que l'idée est plus ancienne¹. J'aimerais faire quelques remarques au sujet des procès de pensée qui *ne peuvent pas* être rattachés à une intériorisation. Je les dis alors *intuitifs* : c'est une définition arbitraire, incompatible par exemple avec celle de Poe².

La pensée qui n'est pas une pensée formulée (voire subvocalisée) peut résulter néanmoins d'une intériorisation, si celle-ci est particulièrement achevée. Mais il n'en est pas toujours ainsi ; bien plus, on peut affirmer que la plupart des fonctions mentales mises en jeu en dehors de quelques situations bien particulières (actes locutoires, raisonnements à caractère logico-mathématique, gestes ou pensées reproduits d'après une anticipation en mémoire, ...) ne sont pas le produit d'une intériorisation. Cette idée est suffisamment justifiée par l'unicité ou le caractère archaïque de ces fonctions. Ajoutons qu'il faut se garder de confondre la pensée intuitive avec une pensée formulée si bien intériorisée qu'elle en paraîtrait intuitive. Il est parfois difficile de trancher³.

Une caractéristique de la pensée intuitive est qu'elle s'accompagne d'un grand sentiment de certitude ; on ne sait pas comment l'on sait, mais on sait que l'on sait. De toute façon, une connaissance intuitive ne peut pas être vérifiée comme on vérifie un raisonnement, par une procédure de collation quasi mécanique.

¹A vrai dire, les philosophes savent souvent que les idées neuves des psychologues sont déjà vieilles ! C'est presque un lieu commun de dire que les résultats des psychologues et espèces dérivées (j'y inclus les psychiatres qui tombent la blouse, j'en exclus les comportementalistes et autres « trappeurs » au sens daumalien), de dire que leurs résultats ont toujours été pressentis (sinon formulés... ou même tus par peur de la banalité) par des esprits littéraires — au nombre desquels les philosophes. J'en aurais assez dit quand j'aurais cité les noms de Dostoïevsky, Hoffmann, Joyce, Zweig, Witkiewicz, ...

²Pour Poe, l'intuition est très exactement l'intériorisation d'une chaîne logique. On ne saurait mieux illustrer la note précédente !

³Voir par exemple les cas cités par Binet dans son étude de 1894 sur les calculateurs prodiges : le calcul arithmétique, lorsqu'il court-circuite la formulation consciente, doit être considéré comme l'activité la plus évidemment conforme au paradigme de l'acte intériorisé, alors même que des « idiots calculateurs » comme Inaudi peuvent laisser perplexe : comment ont-ils pu intérioriser une démarche qui semble leur échapper quand elle est formulée ?

Que l'on me comprenne bien : je n'ai pas voulu affirmer que la certitude intuitive soit une certitude objective, une garantie de vérité. La certitude de l'intuition est la même pour la vérité que pour l'erreur. Celui qui y a appliqué sa méditation reconnaîtra d'ailleurs sans peine que la certitude est un phénomène uniquement subjectif, que la certitude d'une opinion est sans rapport avec sa validité. La certitude est le degré de focalisation du faisceau de la volition cognitive — quel que soit par ailleurs son orientation, et indépendamment qu'il porte sur la vérité ou sur l'erreur (c'est à dire sur ce qui est considéré comme tel).

Il se trouve simplement que par la force des choses, par les circonstances, par le mécanisme du feed-back (rétrobouclage), la certitude éclôt plus facilement dans un jugement « vrai ». Il n'y a là aucun canular téléonomiste, car ce phénomène s'explique par une forme du principe anthropique : une pensée *viable* est celle qui ne produit pas de certitudes fatales à elle-même.

Il reste à noter, d'une part, que l'on peut s'expliquer ainsi les nombreuses certitudes aberrantes qui peuplent les sphères spirituelles (moins directement vitales !), produisant dogmatisme, superstition, religion et fanatisme.

En second lieu, cette régulation ne s'applique pas à la pensée *formulée* — elle est cette fois remplacée par une normalisation d'origine sociale. Cela explique que l'idiolecte soit socialement inadmissible pour la pensée formulée ; il est stigmatisé de folie. Cela ne se peut envisager pour la pensée intuitive, quelle que soit par ailleurs son idiosyncrasie.

Le fait que cette régulation ne puisse agir sur la pensée formulée nous amène à une nouvelle considération, par laquelle j'aimerais conclure cette brève note : c'est précisément l'absence d'une régulation naturelle qui explique l'apparente *nécessité* de la Raison, son apparente préexistence ou immanence. La Raison, ce substitut, remplace la certitude subjective, la remplace de l'extérieur et sans puiser de justification en elle-même, efface la cause usurpée ; il n'est guère étonnant qu'elle doive se protéger d'un absolu tabou.

La Raison est comme un fétiche de la certitude intuitive : une écorce vide qui représente le pouvoir défunt d'un mort.